

gnaient les phrases défectueuses. La critique, de nos jours, n'est plus *souligneuse* ; elle dénigre ou exalte sans dire toujours pourquoi, cite peu et prétend s'élever comme l'aigle et planer sur l'ensemble d'une œuvre. Je sais qu'elle ne pouvait accepter les procédés patients et minutieux de ces *tyrans des mots et des syllabes* ; mais aujourd'hui n'affiche-t-elle pas trop de dédain pour la grammaire et le détail ? ne serait-il pas bien d'employer quelquefois, pour conserver, le moyen qui a servi à acquérir ?

Au lit de mort, Malherbe s'irritait des solécismes de sa garde-malade et l'en gourmandait vivement, malgré les exhortations de son confesseur ; Ménage était au désespoir d'avoir vu naître le mot *brocanteur* et de mourir sans en avoir pu découvrir l'étymologie. L'on a tourné en ridicule cette préoccupation du mot et de la règle, mais non pas à une époque où, puisque l'on avait rejeté la langue antérieure, on sentait le besoin d'en constituer une nouvelle et d'en régler les détails. La raillerie n'est venue que plus tard et n'a atteint que les continuateurs sans but d'une œuvre accomplie. Alors Rivarol disait de Beauzée qu'il avait vécu entre le gérondif et le supin, et récemment on a fait la piquante description d'une académie dont chaque membre est occupé à vanner des adverbes, à trier des adjectifs, à écosser des particules (1).

La tendance d'une époque se révèle partout, dans ses jeux, ses délassements les plus frivoles, comme dans ses travaux les plus graves. Au moment dont je parle, les jeux sont des jeux d'esprit ; celui des synonymes remplit les loisirs d'une société polie ; attentive à tout ce qui s'opère dans la langue, elle y prend part au moyen de ce passe temps. On prenait les mots les plus voisins pour en chercher les différences avec une subtilité qui les créait quelquefois, et c'était un art de les réu-

(1) Charles Nodier.